

sous la main et en jetant, pour exagérer les dénouements palpitants, à l'autre bout de ma chambre, de sa poigne d'athlète, ma pauvre table à paperasses.

Et quand ma tante, apeurée, affolée par ce bruit formidable, accourait, croyant à une terrible bataille, il lui fermait la porte sur la figure en criant que nous jouions aux Turcs et aux cannibales...

Les journées s'écoulaient ainsi, faites d'abreuvades et d'éclats de rire sans fin... Mais une douleur, une poignante misère d'être humain que je découvris tout près, chez nos voisins, me rendit la vie impossible à la ferme, tant, à toute heure, son souvenir exhalé en plaintes inconscientes me chavirait le coeur.

...Un matin, j'eus le temps, avant d'ouïr l'appel tonitruant de mon oncle, d'ouvrir ma fenêtre et de cueillir quelques glycines retardataires qui poussaient le long du mur...

Tout à coup une chanson me parvint : une bizarre mélodie chantée par une voix grêle et nasillarde comme un tremblement de vieille.

Je me penchai davantage, et dans la cour de Patian, le voisin, assis sur un sac, à la dernière marche de l'escalier, j'aperçus un petit vieux tout ratatiné, le visage enveloppé dans une grande barbe grise. Son crâne chauve, sous le soleil ardent déjà, avait des reflets de pomme de cuivre.

Je compris que c'était lui qui chantait, au trou noir que fit dans sa barbe sa bouche qui s'ouvrit.

Et soudain, pendant une accalmie des crisements des cigales, sa chanson m'arriva, nette, précise.

Elle psalmodiait l'hymne dolent des morts : le "Dies irae"...

A ce moment, la voix de mon oncle cria son appel journalier.

Je descendis aussitôt.

Les verres étaient déjà emplis.

—A la tienne! fit-il.
Songeur, je ne tendis pas la main.

—Eh bien! quoi!...

Et un geste de son menton me désignait ma ration habituelle.

—Dites-moi, lui demandai-je, quel est donc ce pauvre vieux qui, dans la cour

de Patian, chante d'une voix si brisée le "Dies irae?"

—Tu ne l'as pas reconnu? Tu ne te souviens pas? Il est vrai què, depuis si longtemps, il ne voulait entrer ni habiter chez personne... C'est Emile, Milou!

Ah! certes, si je me souviens de ce nom! Toute une floraison de ma jeunesse me monta au coeur.

Milou, le fou, qui descendait de la bauge



Patian avait une fille, belle aussi, quoique paysanne

qu'il s'était creusée, là-haut, près du cimetière, Milou qui ne demandait jamais rien aux paysans, marchant l'oeil perdu, prenant au hasard des mains charitables, tendues vers lui, soit un pantalon, soit une blouse, Milou qui, lorsqu'il traversait le village, les yeux perdus, le front et la figure enfouis sous une toison de crins hirsutes, nous servait de jouets, à nous, gamins cruels!...

—Un jour, reprit mon oncle, il rencontra sur son chemin Patian, son ancien maî-